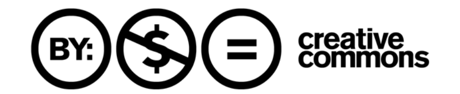


André Basset

Les Aghlabides et l'Ifriqiya [M. Vonderheyden. La Berbèrie orientale sous la dynastie des Benou-l- Aghlab (800-909)]

In: Journal des savants. Juin 1931. pp. 251-256.



moyen. Nous avons là également des signes d'écriture qui sont en rapports plus particuliers avec ceux de la classe linéaire. M. Chapouthier constate qu'ils sont plus taillés que dessinés, qu'ils se trouvent sur le lit d'attente, qu'ils sont parfois incomplets, ayant été sectionnés lors de la pose, et qu'on les rencontre groupés par quartiers ; il en conclut que ce sont des marques d ouvriers ou des emblèmes de corporations, inscrits « dans la carrière pour qu'on reconnût dans les blocs amenés à pied d'œuvre l'équipe dont ils provenaient » (p. 89).

La monographie de M. Chapouthier, d'après le dire même de l'auteur, a été conçue et a grandi dans l'ombre des *Scripta Minoa* de Sir Arthur Evans, à qui le volume est dédié ; elle leur doit certes beaucoup, mais elle leur apporte aussi un riche appoint et elle les continue dignement.

L'Ecole française d'Athènes, dans ses fouilles crétoises, a, une fois de plus, brillamment servi la science : le palais de Mallia complète, pour une date plus ancienne, ce que nous savions par ceux de Cnossos et de Phaistos des résidences princières minoennes et de la vie qu'on y menait ; parmi les objets mobiliers, aussi bien les armes et la hachette sacrée publiées par M. Charbonneaux que les tablettes à inscriptions analysées par M. Chapouthier, sont des découvertes d'un ordre exceptionnel. L'Ecole n'a pas été moins heureusement inspirée en confiant la rédaction des fascicules dont il vient d'être question aux deux érudits qui, après avoir dirigé les chantiers avec activité et compétence, inaugurent avec tant de distinction la série de ses *Etudes crétoises*.

A. MERLIN.



LES AGHLABIDES ET L'IFRIQIYA

M. VONDERHEYDEN. *La Berbèrie orientale sous la dynastie des Benou-l-Aghlab* (800-909). — Un vol. de 344 p. Paris, Geuthner, 1927.

L'Ifriqiya est, à la fin du VIIIe siècle, la seule région de l'Afrique du Nord qui dépende encore du khalife abbaside de Baghdad. L'état constant de trouble dans lequel se trouve la province oblige le khalife à y envoyer incessamment de nouvelles troupes. C'est ainsi qu'en 760 arrive une forte armée commandée par Ibn al Achat. Parmi ses lieutenants se trouve

Aghlab ben Salim qui, précédemment, a joué un rôle en Khorasan et occupé ensuite un commandement important en Egypte. Aghlab a le commandement du Zab, puis, en 765, succède comme gouverneur de l'Ifriqiya à Ibn al Achat quand celui-ci, poursuivi par la haine des miliciens modarites, doit se retirer en Orient. Deux ans après, Aghlab est tué dans un combat au cours d'un nouveau soulèvement des milices modarites, laissant un fils Ibrahim âgé seulement de dix ans. Dans les dernières années du siècle, Ibrahim à son tour est gouverneur du Zab. Une insurrection lui permet, en 799, d'intervenir dans les affaires de Qairouan. Il commence par rétablir la situation du gouverneur Ibn Moqatil puis, l'année suivante, il est nommé lui-même gouverneur de l'Ifriqiya à la place d'Ibn Moqatil. La dynastie des Aghlabides est fondée.

Il serait fastidieux et vain d'énumérer les onze souverains aghlabides. D'aucuns n'ont régné qu'une ou plusieurs années à peine et leur rôle, à en croire les historiens, fut des plus effacé. Les figures qui se détachent, en bien ou en mal, sont celles d'Ibrahim Ier le fondateur, d'Ahmed qui fut dominé par la passion de bâtir, surtout d'Ibrahim II dont la folie sanguinaire alla s'accentuant jusqu'au jour où, six mois avant sa mort, il dut, sur l'injonction du khalife abbaside, se démettre du pouvoir. Pour un prétexte futile ou sans prétexte, ses familiers sont exécutés : trois cents d'une fois, dit-on. Sa famille est encore moins à l'abri : huit frères, un fils et, le jour où leur existence lui fut révélée, si nous en croyons la tradition, ses seize filles élevées à son insu. Sans aller jusque-là, il en est bien peu dont on ne nous dise qu'ils ont été, en même temps parfois que des esprits ornés aimant la discussion, partisans même des doctrines religieuses de l'élite, comme le hanéfisme ou le motazélisme, des débauchés et des ivrognes. Et l'on comprend alors comment un siècle suffit pour énerver cette dynastie dont la force de résistance s'est révélée si fragile en face de l'invasion ktamienne.

Les émirs aghlabides gardent toujours, sans jamais esquisser la moindre tentative d'émancipation, les liens de subordination qui les unissent au khalife de Baghdad. Nous en avons maints témoignages, depuis le titre qu'ils conservent jusqu'à l'intervention des khalifes dans les affaires intérieures de l'Ifriqiya. C'est ainsi que la couleur officielle est toujours le noir abbaside, que la prière du vendredi se fait toujours au nom des souverains de Baghdad, que l'investiture — pure formalité certes — est, semble-t-il, conférée à tous les renouvellements d'émirs,

qu'un tribut de quarante mille dinars est au moins promis sinon toujours payé, qu'on échange présents et lettres, dons et secours. Au demeurant les deux dynasties semblent éprouver un besoin réciproque ou alterné de se ménager. Le khalife doit parfois fermer les yeux : l'éloignement de l'Ifriqiya, sa position de marche le commandent. Ainsi Al Mamoun garde le silence quand Ziyadet Allah, invité à faire en chaire des vœux pour le gouverneur d'Egypte, Abd Allah ben Tahir, refuse et, menace de sécession à peine déguisée, envoie au khalife mille dinars frappés au nom du souverain alide de Fès, Idris. De même al Motadid ne proteste pas quand, en 896, réponse à ses remontrances et à ses menaces, Ibrahim II fait exécuter Mohammed ben Ziyadet Allah qu'on avait menacé de lui substituer dans le commandement de l'Ifriqiya. D'autre part, en raison des rebellions ou des dangers extérieurs, la situation des Aghlabides, au début et à la fin de la dynastie, n'est pas tellement assurée que l'émir puisse se passer de l'aide du khalife. Ainsi, dans les premières années, loin de recevoir le tribut promis, le khalife doit au contraire soutenir pécuniairement les Aghlabides et, lors de la révolte d'Amran, fournir des subsides à Ibrahim I[er]. De même quand la dynastie est à son déclin, Ziyadet Allah III fait appel au khalife al Moktafi qui d'ailleurs ne l'appuie que mollement.

La population de l'Ifriqiya est extrêmement mêlée : éléments berbères, afariq — c'est-à-dire anciens romanisés, — et arabes. C'est avec les éléments arabes, et accessoirement avec les éléments berbères comme alliés des arabes, que les Aghlabides ont des difficultés. Pendant les trente premières années de la dynastie, les conflits avec les milices sont incessants. Les raisons de ces conflits sont fort complexes. M. Vonderheyden a tenté de déterminer la place à faire aux luttes antérieures à l'arrivée des différents éléments orientaux en Ifriqiya. Mais l'on reste assez sceptique quand on songe que ces attitudes n'ont jamais été figées, que les rebelles du lendemain sont souvent les fidèles de la veille, qu'au moment peut-être où la dynastie paraît le plus menacée par cette crise intérieure, il suffit de lancer ces hordes, ennemies comme alliées, à l'assaut de la Sicile, pour que tout rentre dans l'ordre. En somme, les vieilles rancunes tribales n'ont jamais été qu'une cause apparente, voire même un prétexte, la cause profonde restant toujours l'association éminemment précaire de l'ambition personnelle d'un chef avec le besoin d'action, non canalisé, d'une foule.

Les écrivains qui nous font connaître l'Ifriqiya sous les Aghlabides

n'ont pas manqué de nous rapporter maints traits de la vie dévote éminemment édifiants, dans lesquels, par exemple, la pauvreté et la charité sont poussées à leurs limites extrêmes. Mais il existe d'autres aspects plus intéressants de la vie religieuse. Nombreux sont ceux qui font des retraites soit définitives, soit momentanées. La côte de l'Ifriqiya est couverte de ribats, à la fois forteresses et couvents, où les dévotions alternent avec les exercices militaires et où l'on se tient perpétuellement prêt à la guerre sainte. Point, semble-t-il, de retraite définitive dans un ribat; la garnison se renouvelle généralement à l'Aid el Kebir et à l'Achoura ; quelques-uns ne s'y rendent que pour le mois de Ramadan. Tunis d'abord, puis Qairouan sont, sous les Aghlabides, des foyers de culture musulmane intense dont la réputation s'étend jusqu'en Andalousie. Bien que l'ibadisme ait été florissant aux portes mêmes de l'Ifriqiya, il ne semble pas qu'il ait tenu la moindre place dans les préoccupations et les luttes religieuses de Tunis ou de Qairouan. Ces préoccupations, ces luttes paraissent strictement limitées à la concurrence des sectes orthodoxes, malékite et hanéfite, à la lutte, par exemple, de Sohnoun contre Asad. Asad et Sohnoun sont deux des figures dominantes en ce siècle. Nés tous deux en Orient, appartenant à des familles militaires, ils arrivèrent très jeunes en Ifriqiya et y commencèrent leurs études qu'ils poursuivirent, suivant une habitude alors fréquente, en Orient. Ils reçurent, en particulier, l'un et l'autre, au Caire, l'enseignement d'Ibn al Qasim, disciple de Malek. Asad profita de ce séjour pour rédiger son *Asadiya* d'après les réponses qu'Ibn al Qasim faisait à ses questions et Sohnoun, dans les mêmes conditions, rédigea sa *Modawwana*. Or Sohnoun qui était le plus jeune, revenu en Ifriqiya, prit nettement position contre Asad dont il accusait le malékisme de n'être pas assez pur. Et de fait, certains, comme l'écrivain Maqrizi, considèrent Asad comme un hanéfite. Sohnoun triompha. L'Ifriqiya devint nettement malékite. Mais ce n'est pas sans que les hanéfites aient failli l'emporter à la faveur de certains émirs qui, disposant de la nomination du qadi de Qairouan, nommèrent, à plusieurs reprises, des hanéfites, voire même des motazélites à ce poste important.

L'organisation administrative des Aghlabides nous est assez mal connue. Si l'on considère l'entourage immédiat de l'émir, c'est à peine si nous savons le nom de trois ou quatre des personnes à qui le titre de vizir a été attribué. Encore ignorons-nous quelle était au juste leur autorité. De même, de ceux qui ont porté le titre de hajib nous ne

connaissons guère que les contemporains d'Ibrahim II et de Ziyadet Allah III. Quant au Sahib al berid, le « maître des postes », mais en même temps le chef de la police, et de ce fait personnage très puissant, seul a laissé un souvenir profond Abd Allah ben Saigh, conseiller écouté mais peu sûr de Ziyadet Allah III. De l'administration des provinces nous savons moins encore. Quelques noms de gouverneurs, du Zab en particulier, sont venus jusqu'à nous ; la présence de qadis, de collecteurs d'impôts nous est révélée. Il est une charge cependant pour laquelle nous avons une liste de titulaires qui paraît complète et où l'on relève les noms des savants les plus en vue de cette époque comme Asad et Sohnoun, c'est celle des qadis de Qairouan, personnages considérables qui ont dû souvent à leur autorité morale de pouvoir résister même à l'émir qui pourtant les avait nommés.

Sans compter les travaux d'utilité publique, travaux d'adduction d'eau dans la région de Qairouan, on doit aux Aghlabides maints édifices militaires ou religieux comme les murs et le ribat de Sousse ou encore la mosquée de Tunis connue sous le nom de Zitouna. L'un d'eux même, suivant une formule fréquente chez les souverains qui veulent perpétuer leur souvenir, rasa la grande mosquée de Qairouan pour la reconstruire de toutes pièces. A côté de ces œuvres l'on doit mentionner tout spécialement leurs résidences. En effet, les Aghlabides n'ont jamais habité Qairouan même et c'est dès le début de la dynastie qu'Ibrahim Ier se fit construire, à trois milles au sud de Qairouan, al Abbasiya connue sous le nom de Qasr al Qadim. C'était une résidence fortifiée qui comporta bien vite dans son enceinte des maisons pour les parents et les clients de l'émir, puis une mosquée et devint même une ville qui survécut à la chute de la dynastie. Un autre Aghlabide, Ibrahim II, se fit construire une nouvelle résidence, également dans le voisinage de Qairouan, Raqqada, où il multiplia les travaux, élevant une mosquée, des châteaux, dessinant des jardins. Le même Ibrahim se fit construire un palais à Tunis où pendant deux ans il résida, et son successeur, Abd Allah II, tout en restant à Tunis, eut lui aussi sa demeure. Mais tandis que des ribats et des mosquées sont encore là pour nous dire ce qu'a été l'art de l'Ifriqiya sous les Aghlabides, de leurs résidences où tant d'argent fut engouffré, il ne reste pour ainsi dire rien. Raqqada fut pillé aussitôt après la fuite du dernier émir ; au xie siècle Qasr al Qadim avait disparu. Et l'on ne peut maintenant que déterminer le site de ces deux résidences [1].

1. Georges Marçais, *Manuel d'Art Musulman*, I, p. 15 *sq.*

Aux confins du territoire aghlabide se trouvent trois massifs berbèrophones : Djebel Nefousa, Aurès, Petite Kabylie. Les relations avec le Djebel Nefousa sont éminemment changeantes. C'est tantôt l'indifférence, tantôt l'entr'aide, tantôt l'hostilité pour des raisons politiques bien plutôt que religieuses. Tripoli appartient à l'empire aghlabide, mais la campagne environnante, semble-t-il, échappe au contrôle des émirs. Quand donc un danger extérieur se présente, comme l'expédition du Toulounide contre Tripoli, Aghlabides et gens du Djebel sont d'accord pour faire front contre l'envahisseur. Au contraire, quand aucun danger extérieur ne menace, la question de Tripoli et de son arrière pays les divise. C'est ainsi qu'au début du siècle les gens du Djebel assiègent Tripoli ou que plus tard, quand Ibrahim II veut atteindre Tripoli par la côte, il rencontre en face de lui les masses du Djebel qu'il bat d'ailleurs. De l'Aurès il n'est guère question dans l'histoire aghlabide. Quant au pays Ktama qui s'étend à la fois dans la Petite Kabylie et sur les hauts plateaux, partiellement occupé et tenu en respect par des places comme Sétif, Mila et Bellezma, c'est à tout le moins, à certains moments, un refuge pour les rebelles aux maîtres de Qairouan comme le montre l'exemple d'al Hasan ben Harb en 767 ou d'Abd er Rahman ben Habib en 773, et c'est surtout de là-que, sous le couvert d'un mouvement religieux, le mouvement chiite, vient la ruine de la dynastie aghlabide. En effet, au début du xe siècle, Abou Abd Allah est installé chez les Ktama. En juin 902 il s'empare de Mila. Battu à Melousa, il recule et se réfugie à Ikjan. Mais en 904 il reprend l'offensive, s'empare de Sétif, réoccupe Mila et défait, près de Bellezma, une armée aghlabide. En 906 Tobna, Bellezma tombent. En 907 et 908 c'est au tour de Baghaya, Mejjana, Tifach, Meskyana, Tebessa, Mermajjenna. Ses troupes abordent l'Ifriqiya au nord par la plaine de Laribus, au sud par le Qastiliya. Enfin, au printemps 909, une rencontre décisive a lieu près de Laribus et le 24 mars Abou Abd Allah pénètre à Raqqada d'où Ziyadet Allah s'est enfui pour Tripoli et l'Orient. La dynastie aghlabide a vécu.

André Basset.

